

rtbf

MUSI<sup>Q3</sup>

## Chronique Théâtre de Dominique Mussche – 8 mai 2007

### BASH

Cette pièce est à voir absolument.

Ce qui se cache derrière Bash...

Il faudrait d'abord voir un peu quel est le sens de ce terme. Et bien, ça veut dire un coup, mais un coup vraiment très violent. Et la pièce est en effet un triptyque constitué de trois récits indépendants mais qui ont un point commun : à chaque fois il s'agit de la confession d'un meurtrier ou d'une meurtrière. Alors, ce sont donc des crimes particulièrement violents qui nous sont donc peu à peu dévoilés, sur un ton presque anodin, comme on raconterait n'importe quelle autre histoire, par des personnages tout à fait ordinaires. Et c'est là, vraiment, toute la force de Neal LaBute. Le meurtrier, nous dit-il, n'est pas du tout une incarnation du démon, il ne s'agit pas de diaboliser le meurtrier comme le fait en général la culture américaine. Non, la violence est latente en chacun de nous et peut surgir chez l'être le plus banal en fonction des circonstances. On peut l'imaginer, c'est un message vraiment très subversif dans le contexte des Etats-Unis. C'est vraiment l'envers du rêve américain. Et l'écriture de Neal LaBute fait vraiment merveille. D'abord l'art de conter, il a vraiment le sens du crescendo dramatique. L'art du suspense, aussi. Ce sont trois petits polars finalement, un peu pervers parce que contés par le meurtriers lui-même. Et on n'est pas étonné d'apprendre que David Mammet est un des maîtres de Neal LaBute. Et puis le langage aussi, adapté chaque fois aux personnages de chacun de ces récits. Les références à la tragédie grecque sont tout à fait omniprésentes, à commencer par les titres de chacune de ces trois parties. Première partie : « Iphigénie à Orem ». On aura compris évidemment l'allusion. Le héros est un employé modèle, l'américain moyen parfaitement formaté, adapté à son milieu social qui ne peut vivre que dans le confort et une certaine sécurité et tout cela va le mener au crime. Il faut souligner la présence tout à fait extraordinaire d'un comédien qui confirme son talent, c'est Fabrice Rodriguez. Alors, deuxième volet du triptyque : « A gaggle of saints », un troupeau de saints. Alors ici le propos se fait plus caustique, plus festif. C'est un couple de jeunes fiancés en goguette à New York avec leurs copains. Et là, de nouveau, on retrouve deux excellents comédiens, Edwige Baily et Bruno Mullenbaerts qui sont absolument insupportables de bêtise. Je ne vous donne pas, évidemment, le détail, vous pouvez l'imaginer parce qu'il y a chaque fois un suspense. On ne dévoile pas tout, bien sûr. Disons simplement que dans la troisième partie, « Medea Redux », donc une Médée en réduction, d'une certaine manière. Ce troisième volet met en scène la déchirante histoire d'amour d'une adolescente trahie par le professeur qui l'a séduite et engrossé. Et là aussi, de nouveau, on est tout à fait fasciné par la comédienne, Lara Persain qui est bouleversante d'émotion contenue. Il faut signaler aussi que tous ces personnages sont des mormons, y compris aussi l'auteur, d'ailleurs, Neal LaBute. Ils se réfugient derrière, soit les écritures, soit une espèce de destin qui doit s'accomplir. Alors la mise en scène de René Georges est très minimaliste, très statique. Les comédiens bougent très peu dans les premier et troisième volet. D'ailleurs, ils sont pratiquement assis pendant toute la durée du récit. Mais ce qui, dans un autre contexte, pourrait peut-être être jugé comme une facilité ou une faiblesse, renforce ici la violence contenue du texte et l'intensité, aussi, de la relation au public qui devient le confident par excellence et aussi le miroir. Alors, très peu de décors, très peu d'accessoires. Simplement une photo sur écran, une photo signée chaque fois Xavier Istasse. Une seule photo pour chaque partie du triptyque. Et on évite ainsi un réalisme facile et primaire pour rejoindre l'univers inquiétant et froid de ce grand peintre américain, Edward Hopper. C'est vraiment un spectacle de très grande qualité et on regrette d'autant plus d'apprendre que ce théâtre, le ZUT, est vraiment dans une situation financière très difficile.